

UN DIEU
DANS LA MACHINE

ALEXIS BROCAS

UN DIEU
DANS LA MACHINE

roman

PHÉBUS
LITTÉRATURE FRANÇAISE

© Libella, Paris, 2018

ISBN: 978-2-7529-1169-8

PARTIE I
(2003-2018)

Cette histoire a de multiples débuts. Pour moi, elle commence en 2003 : je suis marié, j'ai 31 ans et je regarde par la fenêtre le monde changer. Les voitures prennent des rondeurs de nuage comme pour circuler dans des tubes à air comprimé. Les costumes se cintrent à la taille, ils épousent la sveltesse capitalistique à la mode et le rêve d'un corps social dégraissé. Les téléphones se changent en ordinateurs, les ordinateurs en home cinéma, les films en jeux vidéo, les jeux vidéo en films, l'argent en abstraction, les licenciements en plans de sauvegarde de l'emploi. Le vingt et unième sera robotique, virtuel et plus sauvagement libéral encore que le vingtième, proclament les experts. Comme ça les excite – et quelle peur on sent derrière.

En 2003, tout le monde l'a plus ou moins compris : dans la course à l'évolution, nos mains, avec leurs pouces opposables, ont battu nos cerveaux. Nous remodelons le monde trop vite pour envisager les conséquences de ces remodelages. Comme les marins perdus des contes de l'ancien temps, nous cinglons toutes voiles dehors vers le

bord du disque, jusqu'aux limites prévues à l'épanouissement de notre espèce. Peut-être les avons-nous déjà franchies et je m'en ficherais si je n'avais pas d'enfant.

2

En 2003, je ne sais rien des ombres électroniques dont les informaticiens ont doublé ce monde : je suis journaliste à la rubrique faits-divers d'un quotidien du Val-de-Marne, travail qui consiste pour l'essentiel à réécrire la prose des correspondants locaux. Les photos d'époque me montrent dans ma vérité : un trentenaire râleur et néanmoins rassasié avec barbe de trois jours et brioche abdominale, comme Paris et sa banlieue en produisent par millions. Un homme heureux et qui ne veut surtout pas que ça se sache – ne pas attirer l'attention des dieux.

En 2003, mon bonheur a le visage de Marion – grand amour de mon adolescence, retrouvée en 2000 et épousée dans la foulée – et le visage d'Emma, pas encore 1 an. Ce bonheur s'étale sur 72 m², au quatrième étage d'un bel immeuble de la banlieue où nous avons grandi, Marion et moi. Il atteint son zénith au mois d'août, quand mon journal réduit sa pagination, ce qui me permet de passer trois semaines avec elles. Et d'écrire, de là le drame.

En 2003, après deux recueils de contes, je travaille à un grand roman autobiographique, le livre typique d'un trentenaire râleur et rassasié avec brioche abdominale. Il paraît en novembre. Un mois plus tard, Marion me quitte en me traitant de salopard. Six mois après, je perds mon travail, puis, fin 2004, l'appartement. Je n'écris plus

– claviers et stylos me brûlent les doigts. Cesse peu à peu d’envoyer des candidatures – les journaux sont trop occupés à mourir pour recruter. Une, deux, trois années de chômage et de dépression filent ; une fois, deux fois, trois fois les allocations fondent. Et me voilà en 2007 : 35 ans, moins de ventre, un gros découvert, seize mois de pension alimentaire en retard et un studio en rez-de-chaussée dans une grande banlieue que je vais devoir quitter pour moins cher. Pas sûr que ça existe. En tout cas pas dans le coin. Comme je ne bois pas et que je refuse les anxiolytiques, j’assiste en toute lucidité à la rétractation de mon univers. Plus rien, pas même mon amour pour ma fille, ne pourra m’empêcher de déchoir.

Et puis fin octobre 2007, deux jours après l’anniversaire d’Emma, un travail me tombe dessus.

3

Le tuyau me vient de Maxime, un des rares amis que le chômage et le divorce n’ont pas éloignés – on s’est connus à 15 ans, dans l’adversité d’une pension catholique. Après de brillantes études, Maxime est devenu ingénieur de haut niveau dans la branche électronique civile du groupe Larcher. Mi-octobre 2007, il lit une annonce interne : filiale en plein développement cherche recrues avec expérience de l’écriture, endurantes et de confiance. Recommandation d’un employé classe 3 ou supérieure exigée. Maxime, ingénieur classe 1, parle de moi à un certain M. Massel, responsable de la filiale. Et le 26 octobre 2007, M. Massel me reçoit pour un étonnant entretien d’embauche.

4

– «Il me fallait m'échiner une demi-heure au moins sur son appareil génital pour gagner le droit de me finir dedans.» «En 2001, j'épousais M..., à moitié punk, à moitié lesbienne, à moitié prof de français et en 2003, je me retrouvais marié avec maman.» Sans vouloir être indiscret, monsieur... c'est à cause de ces phrases que votre femme est partie ?

– Oui, de ces phrases et puis du livre en général.

– Je comprends... en tout cas, vous savez fabriquer une histoire et c'est ce que nous cherchons. Là où je suis moins sûr, c'est pour les cadences.

– Pardon ?

– Votre vitesse de traitement. Chez nous, pour ce type de poste, on calcule ça en signes/heure.

– Compris... Quand j'étais journaliste, il m'arrivait de boucler jusqu'à quatre articles de trois feuillets dans la journée et de me remettre à mon livre le soir venu.

Ça devait donner... attendez... du trois mille signes à l'heure sur dix heures.

– Une cadence tout à fait respectable ! Mais c'était il y a quatre ans. Vous ne m'en voudrez pas de vous tester ? Très bien : à la fin de votre premier recueil, on trouve une liste de titres, intitulée *Contes perdus*. Pourquoi cette liste ?

– À l'époque, j'inventais plus d'histoires que je ne pouvais en écrire. Plutôt que de les oublier, j'ai préféré les dilapider comme ça.

– Vous voulez dire qu'à chaque titre correspond une histoire que vous avez imaginée ? Si je vous parle du

Journal de la deuxième chaloupe du baleinier Lancaster ou du *Démiurge involontaire* par exemple, toute l'histoire vous revient ?

– Cela fait longtemps mais oui.

– Alors qu'attendez-vous ? Racontez-moi le *Démiurge*.

– Comme ça ? Sans notes ?

– Vous préférez que je vous teste sur une synthèse industrielle ? Allez, je vous donne dix minutes.

– C'est noté... hum... c'est l'histoire d'un orphelin qui se sent seul. Alors il s'invente des langues et des gens pour parler. Mais, pour croire en ces gens, il faut leur donner des visages. Et pour croire en ces visages, il faut des paysages. Et pour croire en ces paysages, il faut une histoire. C'est ainsi qu'à l'âge de 8 ans, il se retrouve avec un monde imaginaire sur les bras. Je poursuis ?

– Si c'est un conte pour enfants, non.

– En fait, c'est une histoire vraie.

– Alors vous avez neuf minutes pour me la raconter comme une histoire vraie.

– D'accord. Le type naît en 1896, en Angleterre, et perd ses parents en 1904. Il se retrouve dans un orphelinat sinistre. D'où il s'enfuit en lisant tout ce qui lui tombe sous la main. Dont une grammaire de gotique ancien, oubliée par un surveillant. L'orphelin se prend de passion pour ces mots : quand il les prononce, il a l'impression de sonner du cor à travers deux millénaires. Peu à peu, le gotique devient sa langue intérieure. Une forme particulière de gotique : quand le vocabulaire manque, il fabrique ses propres mots, en désossant préfixes, suffixes et substantifs, comme ces faussaires qui, à partir d'antiquités abîmées, vous reconstituent un meuble ancien plus vrai que nature. Dans cette langue magique,

les événements de sa pauvre vie prennent des accents de légende. Je continue ?

5

Ils appellent ça l'Annexe LarcherConseil 1. Une tour basse – comme celles bâties par nos ancêtres en fin de préhistoire – aux étages supérieurs cerclés de verre, à la frontière d'une banlieue résidentielle et d'une zep. La formation se déroule au sous-sol, dans une pièce qui tient à la fois du laboratoire high-tech et de la classe de primaire. En fait, il s'agit d'une dernière sélection où les deux tiers des trente et quelques retenus s'élimineront d'eux-mêmes.

Notre formatrice se nomme Mme Lanoux – mince, sèche, blonde, sans âge, à peine sexuée : une de ces créatures qui semblent nées d'un courant d'air et de la poussière des bureaux... Quand elle sourit, on a des démangeaisons.

Son enseignement porte sur la rédaction de synthèses à partir de documentations copieuses. Pour nous apprendre cet art tel qu'il se pratique chez Larcher-Conseil, Mme Lanoux applique une pédagogie élémentaire en quatre temps 1) expliquer ; 2) nous couvrir de travail ; 3) corriger à haute voix, sans égard pour nos ego ; 4) marteler les fondamentaux. « Oubliez vos connaissances et vos coquetteries d'écriture. Pensez informations et structure, pensez données clés et narration, pensez transformer les données en narration. Je répète : la sobriété est la politesse que vous devez aux faits. Alors arrêtez de me rendre des rédactions faites pour épater

la maîtresse! OK? Allez, nouvel exercice: vous avez huit heures devant vous.» Alors arrivent les chariots poussés par des manutentionnaires, pleins de boîtes d'archives industrielles, patrimoniales, administratives, une pour chaque élève. À nous d'identifier l'histoire qui s'y cache et de la restituer en 17 000 signes. L'aventure du poil synthétique de brosse à dents. Les tribulations du maïs en conserve français. La rétraction rhizomique du tissu d'agences bancaires Ruralion. Les prodiges du réseau hydrographique mosellan.

Puis vient le temps des synthèses anglées: dans l'aventure du maïs, la question des conservateurs, dans celle du réseau hydrographique, les innovations égoutières... Ces travaux austères me rappellent mes études, à un détail près: j'y prends du plaisir.

6

Mes camarades ne partagent pas mon enthousiasme. Cela s'entend aux pauses cigarettes. «Ces enflures de Larcher, vendre des avions et des missiles à tout le monde, ça ne leur suffit pas, maintenant ils mettent les intellectuels à la chaîne.» J'acquiesce en me retenant de sourire car il faut les voir, mes camarades intellectuels! Profs de lettres suffoqués par l'air du temps, fonctionnaires contaminés par la décrépitude de l'appareil d'État, étudiants quadragénaires perdus dans leur thèse, aspirants écrivains persuadés de leur génie mais incapables d'en convaincre un éditeur, et deux autres ex-auteurs publiés comme moi, pas géniaux pour un sou et revenus de leurs illusions... Je suis à ma place dans ce troupeau

de sinciputs dégarnis et de mèches rabattues, de vestes en velours côtelé avec pièces en cuir aux coudes et de douounes sans marques aux poches pleines de mouchoirs, de clopes écrasées, d'amendes de stationnement, de médicaments contre le rhume, les reflux gastriques et la dépression. Tout cela dit que derrière chacun, il y a eu une vocation littéraire encouragée par des diplômes, publications, magistères... Du vent, en fait. Le réseau hydrographique mosellan, l'enfance des conserves Géant Vert, un CDI chez Larcher avec 2700 euros de salaire de départ, ça c'est du solide. Par gros temps, on peut s'y cramponner.

7

Un seul candidat montre une application à la hauteur de la mienne : Brice. Il devient l'ami à côté duquel je m'assieds chaque matin, preuve que renvoyer les adultes à l'école les rend à leur sociabilité d'enfants. Au début, et même s'il avait naguère publié un polar salué par la presse, j'ai rangé Brice parmi les profs en quête d'un salut hors des zep. Mais contrairement aux autres profs, il ne proteste pas quand Mme Lanoux le corrige. Ne soupire pas quand on lui sert une nouvelle plâtrée de minerai, comme on appelle désormais le magma informationnel issu des boîtes d'archives. Au contraire, il plonge la tête dedans avec des airs de gourmet.

Cela va avec son dandysme à cheveux gras : de 25 à 40 ans, Brice a été un de ces profs de français incongrus pour qui la littérature n'est pas une chose morte et encombrante à transmettre aux jeunes générations comme une armoire normande ou un bahut breton,

mais un *ars magica* qu'il convient de revendiquer par une espèce d'anarchisme verbal et vestimentaire. «Les livres, ça protège de rien mais ça sauve de tout, professait-il sous son chapeau à des cinquièmes dionysiens interloqués. Ça permet aux bœufs de comprendre quand on les mène à l'abattoir et parfois ça leur donne même le courage de se tirer.» Il me faut une vingtaine de pauses clopes pour obtenir le fin mot de sa présence parmi nous : «Une prise de conscience, mon pote. L'enseignement de la littérature aux masses est un crime de masse. OK, en quinze ans de lycée, j'ai peut-être porté deux trois élèves. Mais j'ai surtout empêché des dizaines de futurs garagistes, chômeurs ou bouchers halal de vivre heureux avec leurs fautes de syntaxe. D'ailleurs, si la littérature était un atout pour la réussite, comme ils disent au ministère, tu crois qu'on en serait là?»

Pour détonner, Brice détonne : bientôt, les autres ex-profs déportent leurs pauses clopes à l'autre bout du parking. Du coup il en rajoute et hausse la voix, «Attention, j'ai pas dit que prof, c'était pas un beau métier : les vacances, les pipes des jeunes collègues sous Prozac, les sorties scolaires... Et je ne te parle pas des arrêts maladies!» C'était comme ça, pendant une absence de seize mois pour dépression imaginaire, qu'il avait écrit son polar – «Une connerie narcissique, mon pote, on ne m'y reprendra pas.» Et comme ça qu'il avait contracté le goût des journées en peignoir, à traîner sur le net en quête de n'importe quoi sur n'importe quel sujet, les bio-films précambriens, les maisons sans fenêtre de la Chine médiévale, les chasses lumineuses dans la nuit des abysses et les forums gynécologiques pour adolescents. Pas étonnant qu'il s'épanouisse en formation.

8

Après trois semaines de ce régime et une fois les effectifs stabilisés à douze survivants, nous avons droit à deux jours de séminaire sur la confidentialité : deux moustachus qui se font appeler Dupond et Dupont viennent du siège pour nous parler. Ou plutôt nous menacer.

D'abord, ils nous distribuent des copies des contrats qu'on nous proposera en bout de formation et nous invitent à lire les clauses. Comprenons-nous qu'une fois ces documents signés il nous sera interdit d'évoquer à l'extérieur 1) quoi que ce soit sur les activités de la filiale LarcherConseil ; 2) quoi que ce soit sur notre emploi au sein de celle-ci ?

Quand j'observe qu'on ne nous a encore rien dit de LarcherConseil ou de notre futur boulot, le dénommé Dupond me regarde comme si j'étais un cloporte pétomane.

– C'est pourtant simple : chez LarcherConseil, vous traiterez les demandes clients en vue de les aider à consolider leur processus décisionnel. C'est clair ?

Non ce n'est pas clair : traiter les demandes clients, ça peut vouloir dire flinguer des types pour la mafia comme livrer des pizzas. Mais je ne veux pas me faire remarquer, et laisse Dupont poursuivre. « Demain, je veux que chacun se soit choisi un emploi crédible parmi la liste de 70 fiches métiers Larcher proposées. Je vous conseille les assurances ou le Marketing, puisque votre travail s'en rapprochera. »

Lorsque le lendemain Dupont lit que j'ai choisi d'être rédacteur de modes d'emploi pour LarchePrint – la

filiale qui produit les notices des machines sorties des usines Électrolarcher –, il loue mon inventivité. Puis Mme Lanoux reprend la main et je termine la formation en écumant dossier sur dossier, me laissant traverser par des flots d'informations superflues, les métamorphoses du Polysoins, traitement phyto préféré des jardiniers français, celles des consommateurs de rochers au chocolat, des sous-protections pour casques de chantier... Tout le fatras qui fait la vie moderne, que j'avale maintenant au rythme d'une palette de minerai par semaine pour le recracher en bon ordre dans des copies de 17 000 signes maximum.

Un week-end avec Emma m'attend au bout de ce mois d'école. Je ne veux rien lui dire tant que la période d'essai n'est pas révolue. Mais cela doit se voir, ou alors j'ai sous-estimé sa capacité à lire en moi, car elle me demande tout de suite : « Il y a une bonne nouvelle, papa? »

Cette question. Le tremblement dans ses yeux sombres... Sa façon, à 5 ans, de me demander si j'ai trouvé du travail. Elle me la pose de moins en moins souvent. Mais là, en lui donnant les billets pour la comédie musicale, j'ai dû trahir quelque chose.

« Oui ma chérie. Papa va écrire des modes d'emploi. »

Emma est née par césarienne. Comme sa mère était dans les vapes, c'est à moi que l'infirmière l'a tendue. Son premier geste a été d'attraper mes doigts dans ses mains et de serrer. Parfois j'ai le sentiment qu'elle ne les a jamais lâchés.

Fin de la formation. Mme Lanoux nous emmène au deuxième, à la DRH, signer nos contrats d'embauche. Puis au quatrième, où un petit déjeuner de bienvenue nous attend : de grands thermos noirs et une farandole de viennoiseries prennent le soleil devant la baie vitrée. Celle-ci encercle tout l'étage : côté ouest, on y voit des jardins et maisons, maisons et jardins de la banlieue résidentielle, et, côté est, les grises stèles des grands ensembles. Bientôt j'imaginerai les geeks du cinquième apposant des calques millimétrés contre leurs fenêtres afin de convertir le panorama à la main, pour la beauté du geste alchimique...

Nos futurs collègues se lèvent pour nous saluer, environ quarante personnes à l'époque. Au milieu, Augustin Massel, notre recruteur, augmenté d'un badge précisant son titre : directeur général de LarcherConseil. Il serre la main à chacun avant de se lancer dans un hommage à Mme Lanoux, rédactrice en chef de LarcherConseil dont le zèle la pousse à se rendre disponible un mois par an pour former elle-même ses recrues. Je vois des camarades échanger un regard angoissé : nous n'en avons pas fini avec ses remarques de maîtresse d'école.

Je me souviens mal de la suite du discours, une enfilade de ces maximes volontaristes et obscures si typiques de la rhétorique Larcher qu'avec Brice on les baptiserait bientôt larchéismes. « À partir d'aujourd'hui, l'avenir marche avec vous. Vous allez devenir la voix du monde. Vous apprendrez à le voir comme un chaos où rien n'est laissé au hasard. » Seule la fin s'imprime dans ma mémoire : « Je

sais que vous vous posez beaucoup de questions, mais chez Larcher nous préférons nous fier à l'intelligence de nos employés plutôt que de tout leur expliquer.»

C'est donc sans nous expliquer que Mme Lanoux nous promène ensuite à travers le plateau coupé de cloisons de verre qui me rappellent le labyrinthe des glaces du jardin d'acclimatation où j'emmène Emma le dimanche. Ici les agrégats de bureaux et d'écrans forment des «îlots» qui, dans la novlangue Larcher, s'agrègent en «pôles». On nous installe sur «l'îlot Rédacteurs stagiaires», au sein du «pôle Test», tandis que nos prédécesseurs migrent vers «l'îlot Rédacteurs juniors» dont un informaticien configure les postes. Je pense à ce documentaire sur les paléo-Polynésiens, à leur façon patiente de coloniser les archipels sur leurs pirogues à balancier, à ceux coincés sur l'île de Pâques à cause des courants contraires. Chez Larcher, on sait organiser la croissance, plastronne Mme Lanoux, avant d'égrener ses prévisions d'embauche, «Quatre nouveaux rédacteurs avant la fin de l'année prochaine, vingt autres ou plus d'ici 2010, ensuite qui sait?» Je cherche M. Massel des yeux mais il a disparu – et durant mes onze ans à la rédaction je ne le reverrai que de loin en loin, comme il sied à ceux qui incarnent le pouvoir et ses mystères. Puis Mme Lanoux nous présente «le responsable de la garderie». En fait le chef du pôle Test, un dénommé Fabrey, la quarantaine taciturne, potelée et dégarnie, avec une bouche cerclée de barbe et une petite boucle d'oreille, toutes choses qui l'apparentent à un lutteur turc. Il nous invite à nous asseoir derrière le bureau où repose un badge magnétique à notre nom. Dessus, le logo du groupe Larcher : une forteresse typographique, avec un L penché et un coin enfoncé dans le A,

à hauteur de la barre horizontale étirée à travers les lettres suivantes. Un arc et sa flèche. À l'époque, je pense qu'il s'agit de rappeler les origines militaires du groupe.

10

Pour mon premier devoir de stagiaire, je m'estime gâté : on me confie une guerre mondiale. Enjeu : les fleurs de quatre continents. Belligérants : la chimie humaine d'un côté, la nature de l'autre. La chimie est représentée par la chloromépride, pesticide inspiré du remède de grand-mère consistant à pulvériser de l'eau infusée de tabac sur les plantes infestées. La nature, par l'espèce des thysanoptères, dits « thrips » – 0,5 mm, une allure de cafard anorexique, un rostre crochu pour écorcher les feuilles et un génome souple comme le roseau de La Fontaine. Leurs affrontements constituent six kilos de minerai. À traiter en trois jours, dit l'étiquette. Sûr de moi, je décide de le boucler en deux. Un regard vers Brice, assis devant sa propre montagne de papier – le genre de regard qu'échangent les scaphandriers avant de se jeter à l'eau. Et je plonge. Dans les rapports des chimistes de Fertilitat. Dans des notes des ministères de l'Agriculture des 12 traduites par logiciel. Dans des témoignages d'utilisateurs. Et peu à peu, une histoire remonte.

1988 : la chloromépride reçoit l'agrément de la Direction générale de l'alimentation française, celui de ses homologues européens, et devient le pesticide préféré des floriculteurs : 30 ml dans une cuve de 1 000 litres, et voilà dix hectares nettoyés pour six mois. Les thrips, malgré leur sexualité frénétique et leur ADN contorsionniste,

ne trouvent pas la parade et périssent par millions, les spiracles respiratoires bouchés, leur progéniture affligée d'effroyables difformités.

1992 : les ministres de l'Agriculture des 12 déclarent l'Europe libérée des thrips. Suivent cinq années miraculeuses durant lesquelles les marchés aux fleurs d'Amsterdam et de Bruxelles débordent de roses et de tulipes sans défaut.

1996 : avec la bénédiction de la FDA, la chloromépride traverse l'Atlantique pour de nouvelles batailles dans les champs de maïs du Kentucky, d'arachides de Virginie, de blé du Wyoming...

À partir de là, le minerai change de nature. Il ne se compose plus de rapports sourcés et rédigés mais d'autres textes, des textes aux références cryptées. Les informations y sont énoncées sans commentaire ni précisions d'origine. Ce qui intrigue, car elles semblent issues d'un esprit omniscient et capable de voir dans le futur.

1998 : trois *thrips angusticeps* porteurs du gène EZC3 réchappent à une douche de chloromépride dans une orangerie californienne et fêtent leur survie par d'intenses copulations.

2000 : le gène EZC3, qui génère des spiracles filtrants, se propage à travers le continent, porté par les ailes qui, avec l'âge, viennent aux femelles thrips.

2004 : le mot Éradication disparaît des brochures Fertilitat américaines, remplacé par Contrôle.

2007 : les thrips résistants abordent l'Europe et la suite ressemble à du Patton : les têtes de pont autour des ports français, italiens, espagnols, la progression à travers les campagnes romaines, galiciennes et le bocage normand, la prise de Paris et de ses jardinières, l'encercllement de

la Hollande... La guerre se poursuit mais les thrips ont gagné. Et sur la foi des données mystérieuses qui prolongent l'histoire jusqu'en 2025, cartes et chiffres à l'appui, j'affirme qu'ils gagneront encore, étendront leur royaume bien au-delà de ses frontières initiales – et les floriculteurs géorgiens peuvent déjà s'enquérir auprès de leurs confrères bataves, renvoyés à leurs poétiques applications de savon noir et lâchers de coccinelles.

J'enregistre mon travail et l'envoie pour validation à M. Fabrey par la messagerie interne. Vingt minutes plus tard, il me revient par le même canal. Biffé de remarques en corps 18. «Vous avez vu un luth sur votre bureau?/ Non, c'est un ordinateur/Alors cessez de vous prendre pour un aède, un trouvère ou un bouffon/Vous êtes un rédacteur!»

Mortifié, j'ampute mon épopée pesticide de tout ce qu'elle contient d'affecté, comble par des informations secondaires et appuie sur Envoyer. Le devoir me revient une demi-heure après barré d'une seule mention, en Cambria 14. «Pas montrable en l'état, mais on va peut-être faire quelque chose de vous...»

En fait, aucun des nouveaux de l'îlot Stagiaires ne voit sa première copie validée. Pas même Brice, chargé de s'interroger sur le jeu vidéo Mariokart et le personnage de la Reine des abeilles, créé pour inciter les mamans à jouer avec leurs gosses... Car malgré les cours de déradicalisation menés par Mme Lanoux, nous restons des littéraires fanatiques, persuadés qu'on ne parle jamais que de soi, même quand on parle d'autre chose... Or, à la rédaction, on nous demande de nous oublier pour laisser le monde parler à travers nous. Deux camarades n'y parviennent jamais : ils partent avec prime et promesse

d'un procès en cas de bavardages. Je m'accroche. Retiens les questions qui me brûlent les lèvres sur les informations non sourcées, et l'euphémisme officiel utilisé pour les désigner : « minerai fermé ». Chez Larcher on laisse les employés comprendre par eux-mêmes, alors en attendant de comprendre, j'apprends. À manipuler indifféremment minerai ouvert et fermé. À adopter la distance maison – ce que M. Fabrey et Mme Lanoux appellent le ton Larcher – pour évoquer la densité des pains de mie industriels en Europe, la volumétrie des cigarettes dites « *wide* », la géométrie comparée des lavabos occidentaux et asiatiques. Parfois, je lève la tête vers la baie vitrée et vers ce monde qui me semble surgir de l'addition de nos dossiers. C'est comme ça, à la veille des vacances de Noël 2007, que je commence à songer à la façon dont ils se transforment l'un en l'autre...

11

– Et si j'ai un programme parallèle à mémoire partagée en C++ que je veux faire migrer sur l'infrastructure Hadoop?

– Tu sais pas que sur Hadoop les jobs ne communiquent pas? On t'a appris quoi à l'ESDI? Passe sur Spark. Avec Apache Ignite, t'auras une couche partagée. Sinon, tu viens au bowling vendredi?

– Ouais. On invite le nouveau?

– T'as pas vu? Il boit des menthes à l'eau, ce pauvre type. Donc il aime pas le bowling.

– S'il aime pas le bowling il risque pas de nous griller dans les promos.

– Toute façon pour moi l’an prochain c’est le siège.

– C’est con que ce soit pas réversible. Je veux dire, si j’arrive devant toi dans le tableau des promos, je baisera ta femme et c’est cool mais si je baise déjà ta femme, j’arriverai pas forcément devant toi dans le tableau.

C’est ainsi qu’ils se chahutent dans l’ascenseur, les informaticiens du cinquième. Mais quand les portes s’ouvrent et qu’ils tombent sur la bonne tête d’un rédacteur, ils se taisent ou changent de conversation. Néanmoins, à force, on finit par entrevoir le rapport entre leur travail et le nôtre. Alors on peut rêver.

Brice, lui, ne rêve pas. Il pense, prétend-il, et ça me fait mourir de rire. Les vendredis soir où je ne vais pas chercher Emma chez sa mère, j’ai pris l’habitude de l’accompagner pour une bière au bar le plus proche, côté zep. Un couloir avec trois tables, un zinc collant et deux habitués fixés au bout comme des figurines grandeur nature, rouges entre le col et la casquette. Brice n’y dépare pas : ses week-ends d’alcoolisme en chambre tissent autour de lui, même avec son costume *corporate*, une sorte de peignoir immatériel d’odeurs de nicotine et de bière. Ils suscitent aussi de longs radotages sur le minerais fermé : quand ce genre de mystère rencontre un type comme Brice, capable de produire dix théories alternatives sur l’édification des pyramides dont aucune n’implique les anciens Égyptiens, cela débouche toujours sur une obsession.

– Tu sais, j’ai compris pourquoi ils recrutent des crevards comme nous. Pourquoi ils vont pas chercher un expert en thrips pour pondre le rapport sur les thrips, ou un sociologue de Nintendo pour étudier les vieilles qui se voient en Reines des abeilles.

– Parce que justement on est spécialistes de rien ? Parce que ça nous dispose à réécrire leur horrible prose spécialisée avec des mots simples, sous une forme agréable ? Parce qu'on nous a formés pour ça ?

– C'est ce qu'ils veulent qu'on croie. Mais comment tu justifies toutes les clauses de confidentialité ?

– Très simplement : ils ne veulent pas que leurs petits secrets de méthodologie se baladent dans la nature.

– Tu crois que les Dupondt, les menaces, les badges, c'est pour protéger la méthodologie ? Arrête de jouer au con, tu sais très bien où je veux en venir. C'est le minerai fermé, la valeur ajoutée des études LarcherConseil. Nous, on est là pour l'extraire, le rendre présentable et la boucler.

– Selon toi, c'est Larcher qui produit le minerai fermé ? Oui, Brice, je vois où tu veux en venir : quelque part au fin fond des ténèbres de l'organigramme, une structure mystérieuse sait tout sur tout, même l'avenir. Ils utilisent la psychomécanique inca ou la science infuse des aliens troglodytes ?

– C'est ça, rigole, pourvu que ça t'évite de réfléchir. Enfin, tu bosses pour un groupe qui fabrique des avions, des missiles, des satellites télécom, des instruments médicaux de pointe, des éléments de téléphone portable, de l'électroménager, des compteurs électriques connectés, des caméras de surveillance, des routeurs informatiques et tous les câbles et boîtiers sous-marins par lesquels passe le trafic internet en France... Tu habites un pays où cette année chaque citoyen a laissé derrière lui 80 Mo de données par jour. 80 Mo d'infos, multiplié par 60 millions. Le groupe Larcher n'a qu'à se baisser pour les ramasser. Tu crois qu'il va les négliger alors que c'est

écrit partout que les données sont le pétrole de demain ? Tu ne comprends pas que c'est là-dessus qu'on travaille, nous et les informaticiens du cinquième ? T'as jamais entendu parler de Big Data ?

12

Non, début 2008 je n'en ai jamais entendu parler. Et si Brice a raison, je ne veux pas le savoir : je veux juste ne plus jamais inspirer à ma fille des angoisses pas de son âge. Donc garder mon poste. Or après deux mois sur l'îlot Stagiaires, ce n'est pas gagné. Chaque copie que j'expédie à Fabrey me semble encore l'ambassade d'une nation mal armée à un sultanat féroce... mais de mieux en mieux disposé. Début mai, je célèbre la fin de ma période d'essai en prenant un appartement plus grand – trois pièces ! – et plus près de là où vivent ma fille et sa mère. Prépare pour Emma la chambre ouverte sur le parc, afin qu'elle s'y sente comme dans notre appartement d'autrefois, avec le chant des oiseaux auquel plus petite elle répondait...

Peu à peu, je règle mes arriérés de pension et reprends une vie sociale. Mes amis sont heureux d'apprendre combien je m'épanouis à rédiger de la littérature pour cafetière électronique et aspirateurs robots. Une part de mon salaire passe d'ailleurs dans l'achat de ces gadgets. Comme bien des célibataires, j'adore les regarder fonctionner. Je me sens de retour dans ce monde que j'étudie tous les jours. Bientôt, sur les encouragements de Brice, je m'inscris sur le site SinR, pour des rencontres sans lendemain guidées par géolocalisation. En quelques clics,